Claude Brahic

Les couleuvres des Bédigas Tome 1



www.alterpublishing.com

Les gens de la météo ne s'étaient pas trompés en annonçant que le temps de ce dimanche de janvier serait presque printanier. Avec un peu plus de volonté ils auraient pu prendre l'apéritif sur la terrasse du sud, près de la piscine, mettre le couvert et déjeuner au cagnard. Mais bon! Il aurait fallu déplacer la table et les chaises en plastique depuis le salon d'été et nettoyer la toile cirée rangée depuis octobre dans le coffre en osier sous l'auvent. Alors, comme d'habitude, ils avaient pris leur repas dans la cuisine et bu le café dans le grand salon. Quand vint l'heure de l'émission télévisée de Drucker, il abandonna sa femme Justine qui venait de commencer un pénéquet * dans son fauteuil et sortit en refermant la porte sans bruit.

Debout, un moment immobile, les doigts entrelacés derrière son dos il écouta le silence de son quartier : pas un bruit! Comme les oiseaux, les voisins étaient ou bien partis ailleurs ou bien restés dans leur nid, devant la télé. D'un pas lent il se dirigea vers la droite et se mit à gravir les marches d'un petit escalier qui précédait la pente un peu raide de sa colline.

Il y a longtemps, sept faïsses*- que l'on appelle aussi des bancels - en retenaient la terre en autant de bandes étroites que le vieux père Evesque ou d'autres avant lui cultivaient obstinément. Une terre labourée, bêchée, sarclée autant qu'aimée qui était tenue par des murailles de pierres sèches entretenues avec opiniâtreté. Quand l'eau de ruissellement faisait tomber une de ces pierres, elle était vite remise en place. C'était un autre temps, une autre époque. Personne ne trouvait que la terre était trop basse pour la laisser en jachère. Aujourd'hui, les mentalités et les besoins ayant changé, le monde moderne étant ce qu'il est, de véritables faïsses il n'était plus question. La terre en pente naturelle avait remplacé les murailles éboulées et l'herbe avait tout recouvert. Bien tondue début juillet, elle n'avait que peu grandi faisant ainsi un tapis uniformément vert pâle. Arrivé à mi-pente il s'adossa contre le tronc rêche d'un vieil olivier rescapé du terrible gel de 1956. Il lui fallait bien faire une petite pause parce qu'à son âge Charles Bédigas avait besoin de reprendre son souffle.

- Allons! se dit-il, plus qu'un petit effort de quarante mètres et tu seras rendu tout en haut »... là où son chêne préféré l'attendait.

Maintenant qu'arrivé, il dominait toute la plaine. Juste au-dessous de lui s'étalait ocre et paresseuse sa grande maison enlacée par ses deux larges terrasses dallées bordées de massifs de fleurs. Alors il se rappela le temps où, avec sa Justine, ils avaient débroussaillé et défriché les dix mille mètres carrés de ce terrain couvert de ronces, d'argelas * et de baragnas * qu'ils firent brûler petit à petit. Toute une année de dimanches à tailler, couper, faucher et ratisser pour arriver au résultat actuel dont ils étaient si fiers quand leurs regards se portaient vers « leur montagne » surtout l'été lorsqu'ils étaient dans l'eau tiède et claire de leur piscine aujourd'hui bien trop grande pour eux deux.

Ayant repris sa marche, il était facilement arrivé sous son chêne aux branches déplumées de leurs feuilles par les rafales du Mistral qui s'était déchaîné pendant les quinze derniers jours de novembre. Ici était son coin préféré. Le cul posé sur une des rares pierres plates demeurées là comme un vestige du travail des anciens, le panorama offert à ses yeux était beau à en pleurer. A sa droite l'usine chimique, pour le peu qui en subsistait d'une époque pas si lointaine que tous ici avaient alors connue florissante. Au-delà se découpaient dans l'horizon la croupe orgueilleuse du Castellas de Rousson et à son pied. dans la petite plaine, le château de Trouillas lové dans son coin de verdure. A sa gauche était la crête qui tombait de Saint Germain et qui, loin là-bas, s'aplanissait complètement en une vaste partie plate qui allait presque jusqu'à Nîmes. A ses pieds, la ville active et grouillante ; « sa ville » avec ses tours et ses immeubles cages à lapins. D'ici il distinguait le clocher pointu de l'église du quartier où ils étaient nés, lui et Justine. En arrière il voyait, bien alignés, les immenses toits de tuiles rouges des ateliers de l'usine métallurgique. A l'horizon étaient ses Cévennes ; cet infini demi-cercle d'un horizon bleuté fait de courbes gracieuses que lui et sa femme connaissaient si bien, eux qui n'avaient jamais voulu quitter le pays de leurs ancêtres.

Des collines de Saint Germain à celle de l'Ermitage puis un peu au-dessous vers le mont Ricateau, depuis Tamaris jusqu'à Mazac et au vieux château de Rousson, Charles Bédigas connaissait tous les quartiers, tous les hameaux qu'il voyait. Au loin, là-bas, dans le fin-fond, la ligne qui touchait le ciel partait de la Corniche des Cévennes, passait par l'Aigoual, le Bougès et le Finiels pour finir par tomber de façon plus abrupte depuis le Pré de la Dame jusqu'au Tanargue ardéchois qu'il devinait dans la brume lointaine. A ses pieds la plaine de Mazac, son usine de mécanique et sa ridicule petite cheminée blanche. Plus loin, le nouvel hôpital et, en ville, la tour carrée de la cathédrale, et le clocher de Rochebelle.

Il se mit à sourire quand il pensa à cette église et à une bonne blague connue de tous les gens d'ici.

A Alès deux églises sont consacrées à la Vierge Marie. La première, (1858-1863) fut conçue comme celle du quartier ouvrier de Tamaris par l'architecte Devoil. Elle est près de la rivière et porte le nom de Notre Dame de Rochebelle, lieu où elle est située. Moyennement grande, elle a toujours été modeste, bien cachée par les gros platanes qui l'entourent. Son clocher arrondi est surmonté d'une statue en cuivre de la Vierge qui regarde la ville basse. Cette statue a les mains ouvertes et ses bras, tendus vers le ciel, semblant l'implorer.

Bien au-dessus de cette église, là-haut, sur la colline de l'Ermitage, il y a aussi une petite chapelle du XII° siècle. Son clocher tronc-conique se voit de très loin. Recouvert de zinc, il brille sous le soleil méridional tel un phare. Une statue de la Vierge appelée Notre Dame des Mines regarde toute la ville et même bien au-delà. Fondue par les Forges de Tamaris toutes proches, elle y a été posée en 1874. La Vierge a les bras pendants le long de sa robe et ses mains sont ouvertes. Elle semble bien triste.

On dit - mais c'est certainement de la médisance - que la Vierge d'en bas lève les bras vers le ciel et se plaint en disant:

- Mon Dieu que les alésiens sont bêtes ! ("Qué lous Alésiens soun bêstios.")

Et l'on dit aussi - mais c'est encore pure médisance - que la Vierge de l'Ermitage, en haut, lui répond avec ses bras ballants : - Hélas! que voulez-vous que j'y fasse ? ("Dé qué vos qu'y fagué!")

Un bruit le fit se retourner. Comme pour s'excuser de le déranger, une pie s'envola sans crier vers les chênes kermès du bois communal et de la croix de Bertranet. Il se dit alors que le débarrasser de ses broussailles et de ses bois morts ne serait pas superflu. Il se promit d'en toucher un mot au maire à la première occasion. Après tout, puisque les propriétaires sont tenus de tenir propres leurs terrains il n'y a pas de raison que la loi ne s'applique pas à la mairie.

Alors que derrière lui la clarté du sous-bois ressemblait à la pénombre d'une cathédrale ou à celle d'une vieille église de village, la plaine qu'il dominait totalement ruisselait de soleil sous un ciel bleu lavé de tout nuage. Là, tout seul, il était bien et ses souvenirs vinrent le chatouiller.

Les souvenirs c'est comme un coup de luchet * que tu donnes dans une terre meuble pour la retourner, lui faire prendre l'air, en somme. Sauf que parfois tu remontes de gros lombrics, des bouts de chiendent, nombre de parasites et de mauvaises herbes. Les souvenirs c'est aussi, c'est souvent, comme quand tu dragues une mare. Ce qui remonte à la surface n'est pas toujours agréable à regarder et l'odeur n'est pas toujours celle du Chanel numéro cinq.

Avec les souvenirs tu prends toujours des risques.
